

# Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes - PARIS ET DÉPARTEMENTS - 5 centimes

## ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Union Postale	9 fr.	16 fr.	32 fr.

RÉDACTEUR EN CHEF:

Miguel ALMEREYDA

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS  
Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

## La Réouverture des Théâtres

### La première Soirée

C'était, hier, le premier soir où les théâtres étaient autorisés à reprendre leur exploitation régulière. Les concerts et musé-halls mirent à profit l'autorisation ministérielle. Mais, celui qui en fut le plus enchanté, c'est, sans contredit, le public. Partout il afflua en grand nombre — certains établissements durent même refuser du monde, — partout il s'amusa, scandant en chœur les refrains patriotiques, riant comme un enfant aux facéties des chanteurs comiques et, la gaité communicative gardant plus ancré en son esprit la confiance absolue dans la victoire prochaine.

Déjà, au cours de l'après-midi, les bureaux de location avaient été assiégés, mais, à 8 heures du soir, la cohue fut indescriptible. Nous avons voulu nous rendre compte, par nous-mêmes, de l'accueil que faisait le Parisien à la reprise des spectacles. Successivement, nous sommes allés dans les concerts, de Belleville aux Gobelins, de la Bastille à la Porte de St-Ouen. Et, dans chaque établissement, nous avons constaté la même affluence. Là, dans les quartiers populaires, la maman est venue avec ses miches dont elle n'avait pu confier la garde à la voisine, car celle-ci avait tenu à aller, elle aussi, au spectacle. Ici, dans les concerts du boulevard, la foule est si dense qu'on croirait que tout Paris s'y est donné rendez-vous. Et, partout, aussi bien dans les centres ouvriers que dans les autres, nous avons constaté la même enthousiasme, partout nous avons entendu avec la même joie, les rires bruyants de l'auditoire, partout nous avons ressenti la même émotion lorsque, pour écouter la Marseillaise, toute la salle se levait debout et nous avons clamé, avec les autres, le refrain entraînant de notre hymne national sans réagir contre le petit frisson qui nous prenait aux moelles.

Mieux que des phrases, les chiffres des entrées dans les concerts prouvent que nous avons fait œuvre utile en menant à bien notre campagne en faveur de la réouverture. Voici un léger aperçu :

À la *Favette*, avenue des Gobelins, la salle est comble : à *Chansonnia*, boulevard Beaumarchais, on compte plus de 1.000 personnes ; à *Panlasio*, boulevard Barbès, on a refusé du monde.

Le petite salle du *Théâtre Albert 1<sup>er</sup>* qui peut contenir 500 personnes a enregistré 400 entrées, le *Nouveau-Théâtre*, rue Fontaine était bondé, le *Moulin-Rouge* a reçu 1.500 personnes et si nous n'avions pas été obligés de supprimer le promenoir, « été obligés de supprimer le promenoir, nous aurions pu compter 300 personnes en « plus ».

À *Familla-Concert*, rue des Pyrénées, l'assistance était plus compacte ; on s'est écroulé pour donner de la place aux derniers arrivants.

Au *Nouveau Casino*, boulevard de Clichy, à l'*Européen*, rue Biot, au *Théâtre*

*Modérnie*, au *Petit Casino*, partout ça a été la même cohue, le même enthousiasme. Le *Concert Mayol*, qui eut plus de 900 entrées fut obligé de placer des spectateurs debout dans les couloirs des loges.

À la *Sirène*, 300 personnes étaient entrées et la salle ne peut contenir que 250 spectateurs.

Nous n'avons pu nous rendre, en une seule soirée, dans les cinémas de quartier, qui, eux aussi, avaient ouvert leurs portes. Nous ne doutons pas que le succès fut aussi grand que dans les autres salles.

Ainsi donc, que les fâcheux, les inquiets, les grinceux se rassurent. Il y avait certainement parmi la foule d'hier soir des mères, des épouses, des sœurs de combattants qui virent prendre un peu de réconfort dans les flots-flots de cabés-concerts. Et, comme la gaité rend le cœur plus sensible, plus pitoyable, les corbeilles pour *Le Tabac aux Soldats*, que le *Bonnet Rouge* avait fait placer dans chaque établissement, se gremèrent bientôt de tabac, de cigaretttes et de pipes.

À ceux qui, maintenant, objecteront que la réouverture des théâtres est inopportune, à ceux-là, nous conseillons de se rendre comme nous, dans quelques concerts, pour être édifiés.

Et puis, après tout, à quoi bon donner des lunettes à un aveugle. L'exemple ne nous vient-il pas de nos héros pitoyables autres-mêmes ?.. Ils font des mots dans les tranchées, blâment sous la mitraille et violent à danger une chanson aux lèvres, suivant la sublime et glorieuse tradition du peuple Français.

Marcel Séran.

### Les Troupes indiennes

Les soldats gurkhas qui se distinguent comme l'on sait en Europe, recevront en cas de besoin, de nouveaux renforts. Le gouvernement de l'état indigène du Népal (à la frontière de l'Inde et du Tibet) dont les gurkhas sont originaires, instruit actuellement un nouveau contingent pour aider les troupes britanniques au cas où ce serait nécessaire. Depuis plusieurs jours, les autorités du Népal ont passé en revue 9.000 hommes, équipés de la façon la plus moderne, avec fusils, baïonnettes, cotillons, tous du dernier modèle. Le premier ministre a dit pouvoir disposer dans quelques semaines de six autres mille hommes prêts à recevoir l'instruction militaire. On calcule que si la mobilisation générale s'imposait, le Népal seul pourrait envoyer 50.000 gurkhas à la cause des alliés.

LE « BONNET ROUGE » EST LE SEUL GRAND JOURNAL REPUBLICAIN DU SOIR.

## Le Théâtre de la Guerre

### LA MARCHÉ RUSSE

L'intérêt de l'action russe est actuellement dominé, et avec juste raison, par le résultat des opérations en Pologne.

La grande victoire russe est, en effet, le prologue d'une suite d'événements qui peuvent désormais se dérouler avec rapidité et dont il est dès lors et déjà possible de calculer la portée et d'évaluer, par conséquent, la répercussion sur la marche générale des opérations ultérieures.

Nous voulons certes nous garder, dans ces commentaires quotidiens de la situation militaire, contre les déceptions qui peuvent résulter des spéculations à trop longue échéance.

Aussi ne devons-nous pas ce qui suit comme la conséquence immédiate et inéluctable des opérations actuelles, mais simplement comme une conception très schématisée du développement possible de l'action russe.

La campagne de nos alliés de l'Europe orientale est encore à son début, et nous verrons prochainement pour quelles raisons elle peut effectivement s'accomplir avec célérité. Mais il ne faut pas non plus méprendre sur la complexité de la tâche. Depuis 1871, l'Allemagne a entrepris une série de grands travaux défensifs sur sa frontière de l'est. Celle-ci est aujourd'hui jalonnée d'ouvrages puissants, dont on ne saurait, sans légèreté, méconnaître la valeur.

C'est pour cette raison qu'il nous apparaît impossible de suivre avec intérêt la marche des opérations, si l'effort quotidien n'est pas — dans la pensée de chacun — relié au but final par une perception, même approchée, des voies et moyens.

En d'autres termes, il importe de savoir comment l'état-major russe compte pouvoir mener ses armées aux portes de Berlin, et comment il estime vaincre les résistances que l'ennemi dressera désespérément sur son chemin.

C'est pour répondre à cette nécessité que nous faisons précéder nos descriptions et nos commentaires sur le théâtre oriental de la guerre d'un court exposé de ce que nous pensons être la marche probable des opérations.

Le plan de l'état-major russe est évidemment tenu secret, et ce n'est pas lui que nous nous efforçons de « deviner ».

L'hypothèse que nous émettrons demain est dépourvue de toute prétention et conserve par conséquent toute l'élasticité désirable. Elle semble se dégager des événements actuels, et nous nous réservons de la modifier sous l'impulsion des événements « à venir ».

(A suivre.) René Lecointre-Patin.

## DU TABAC pour nos soldats

### SIXIÈME ENVOI SUR LE FRONT

Ce matin est parti pour les tranchées du tabac pour 11.000 hommes.

Nous avons remis aujourd'hui aux autorités militaires un envoi dont voici le détail :

Paquets de 50 .....	1850
Paquets de cigaretttes (par 10) .....	2800
Paquets de cigares (par 5) .....	365
Cornets de tabac .....	200
Blagues garnies .....	200
Cahiers de papier à cigarettes .....	4550
Tabatières garnies .....	116
Amadou (mètres) .....	81

Soit, à raison de dix cigarettes par homme, du tabac pour 11.000 combattants.

Cet envoi ira dans les tranchées de la région de Sainte-Menehould.

Rappelons que nos cinq envois précédents sont allés dans la région de Verdun, dans la région de Soissons, dans la région de la Woëvre, dans la région du Nord et dans la région de l'extrême nord.

### Des Nouvelles de la Tranchée

Je me fais l'intermédiaire et l'interprète de tous nos braves arabes pour vous remercier de votre don généreux.

MAURICE MALBODIER, Lieutenant des spahis auxiliaires algériens.

### UN TRAIN FUNÈBRE

Amsterdam, 28 novembre. — Un correspondant de Gand rapporte que, l'autre jour, il se trouvait sur un pont de fer sur lequel était arrêté un train militaire. Il remarqua que tous les rideaux des portières étaient baissés et en demanda la raison à la sentinelle en faction sur le pont avec laquelle il se trouvait en bons termes.

Sans répondre un seul mot, le fonctionnaire ouvrit une des portières. Le compartiment était plein de cadavres allemands. Certains wagons contenaient plus de cent corps et le train était composé de trente wagons.

## Encore les vingt-cinq sous !

Dans l'énumération des femmes auxqueltes des ronds-de-cuir sans âme refusent l'allocation militaire, j'ai oublié deux catégories de malheureuses que je m'en voudrais de paraître négliger. Je veux parler des femmes habitant un appartement d'un prix élevé et des femmes de petits patrons.

Essayez, ayant mille ou douze cents francs de loyer ou étant femme de petit patron, de réclamer dans certaines mairies vos vingt-cinq sous !

— Comment ! vous avez un appartement de ce prix et vous osez solliciter l'argent de l'Etat !... Quand on paie un pareil loyer, on n'est pas à plaindre !

Telle est la réponse que vous recevrez — souvent avec quelques propos désobligeants à la clef — si vous êtes dans le premier cas.

Quant à l'accueil qui vous sera fait si vous rentrez dans la seconde catégorie, mieux vaut s'en point parler. Ce sera bien juste si l'on ne vous menace pas du Conseil de guerre pour tentative d'extorsion des deniers publics !..

Espérer faire entendre à un fonctionnaire de mairie qu'on peut, quand le mari travaille, quand soi-même on gagne quelques sous, habiter un appartement confortable sans pour cela avoir un centime d'avance, c'est vouloir donner une âme de colombe à un aspic.

Croire qu'on va faire admettre à ces messieurs que votre mari a pu être petit patron et vous laisser tout de même dans la misère — ce qu'un enfant de quatre ans comprendrait — c'est comme si l'on priait une cruche de traduire du sanscrit.

Il existe pourtant non pas une, mais cent femmes qui, tout en habitant un appartement spacieux et coquet, ne

sont ni plus ni moins à plaindre que la locataire du galetas.

Il existe pourtant non pas une, mais cent femmes cataloguées patronnes et qui, à l'heure actuelle, sont aussi pauvres que leurs ouvrières de jadis.

Les unes comme les autres n'ont pas d'autre moyen d'existence que les vingt-cinq sous de l'Etat.

Leur refus, c'est les vouer à la famine et peut-être à la mort.

M. Rond-de-cuir dira qu'elles peuvent se tirer d'affaire en vendant leurs meubles !

Outre que la chose n'est pas aisée en ces temps difficiles, c'est une indignité d'exiger, pour faire des économies à l'Etat, la dispersion d'un foyer édifié souvent au prix de mille sacrifices.

Les maris de ces femmes-là donnent leur peau et leur sang comme ceux des autres.

Elles ont un droit absolu à être traitées comme leurs sœurs.

Je sais bien qu'il en est ainsi presque partout ; je sais bien que des deux cas que je signale aujourd'hui, comme ceux que j'ai signalés hier, sont bienheureusement des exceptions.

Mais même exceptionnels, ces exemples doivent disparaître.

« La victoire, a dit quelqu'un, appartient à celui des deux adversaires qui offrira la plus grande résistance morale ».

Celui-là est un fin psychologue.

Si M. Malvy veut m'en croire, il honora, une fois pour toutes, des instructions catégoriques à ses agents.

Jamais, d'ailleurs, la République ne sera trop attentive ni trop tendre pour des mères et des épouses qui font à la Patrie et à la cause de la liberté plus que le don d'elles-mêmes !

Miguel ALMEREYDA.

que coûte, il y avait à faire 300 mètres de découvert sur la route du calvaire. Le porteur d'ordre était la cible assurée des Allemands.

Le lieutenant Chautemps ne confia à personne la mission. Il quitta ses armes, son équipement et son bétail, et prit sa course. Les balles tombaient sur la route comme une pluie d'averse sur un trottoir. Les spectateurs s'attendaient à la culbute finale. Le lieutenant Chautemps remplit sa mission puis, tranquillement, revint par le même chemin.

Le 31 octobre au soir, les Français arrivent à Lihons, en partie perdu par le 52<sup>e</sup> de ligne.

Un village perdu, tranchées perdues, nous comptons sur vous pour tout reprendre », a dit le général Blazer.

Les Allemands sont ambusqués partout dans les maisons, dans les jardins, dans les tranchées, à droite, à gauche, en arrière du village.

« Le lieutenant Chautemps conduira l'assaut. »

Une ferme percée de meurtrières barre la route. Chautemps exige qu'on lui confie une pièce de canon à 40 mètres de l'ennemi. Impossible. Ça ne s'est jamais fait. Chautemps insiste. La pièce est accordée. On renverse les murs et les chasseurs amènent à bras le canon. La ferme et les Allemands volent en l'air. La brèche est faite. Les chasseurs hésitent. Le lieutenant fait chanter la Marseillaise et s'élançe. Les chasseurs le suivent. Les maisons, les jardins, les tranchées, tout est conquis pied à pied. On passe sur les blessés comme sur les morts. C'est un charnier dans un bresoir. Hélas, alors que tout est reconquis, malgré les balles d'Allemands restés dans les toits et dans les caves, il faut battre en retraite car l'arrivée de cinq régiments allemands risque de tourner la compagnie.

Au petit jour, nouvel assaut plus effreux, plus meurtrier encore que le premier. Mais, cette fois, Lihons est pris.

L'ordre du jour suivant consacrait l'héroïsme du « petit Chautemps », comme on a coutume de dire là-bas, en Savoie, pays de notre cher, très cher collaborateur :

Le 53<sup>e</sup> bataillon de chasseurs s'est comporté dans la défense de Lihons, le 31 octobre et le 1<sup>er</sup> novembre, avec une vaillance au-dessus de tout éloge. Je vous demande de bien vouloir transmettre mes félicitations au chef de corps (capitaine Beynet) et à ses subordonnés. J'ai appuyé la proposition du lieutenant Chautemps, commandant de compagnie, pour la Légion d'honneur et j'ai appuyé d'autres propositions pour une citation à l'ordre de l'armée. J'ai transmis ces propositions au général en chef. J'ai l'honneur de vous les faire connaître à toutes fins utiles.

Signé : GÉNÉRAL BLAZER.

## NOS COLLABORATEURS AU FEU

### Comment Félix Chautemps gagna ses galons de lieutenant et la croix

Nous avons dit, il y a quelques jours, que notre collaborateur Félix Chautemps avait conquis ses galons de lieutenant sur le champ de bataille et qu'à la suite d'un haut fait d'armes il avait été proposé pour la Légion d'honneur.

Ce que nous n'avons pu dire, les détails nous faisant défaut, ce sont les circonstances qui ont valu à notre cher ami cette double et glorieuse distinction.

Des informations nous sont parvenues depuis qui nous permettent de le faire. Notre ami nous en voudra d'avoir fait connaître ce que dans sa modestie il considère certainement comme une chose toute simple. Mais nous lecteurs nous en voudrions de leur avoir caché le récit qui va suivre. Et ce sont les lecteurs qui ont raison !

Le 26 septembre, Félix Chautemps, parti sergent, était adjudant-chef d'un bataillon qui participait à un assaut des plus chauds du côté de Framerville. Un à un, tous les officiers tombèrent. Félix Chautemps prit alors le commandement. Ayant réussi à tourner les lignes allemandes, il fonda soudain, accompagné seulement de dix chasseurs, sur l'ennemi que cette attaque affole et qui fuit. A un moment, emporté par son élan, Chautemps se trouve seul, avec pour toute escorte un chasseur, sur les talons des boches, lesquels, se ressaisissant, se retournent. Notre ami bat alors en retraite, non sans échanger avec l'ennemi toutes ses cartouches jusqu'au moment où son fusil fut enrayé. C'est en ramenant, parmi les betteraves, qu'il réussit à rejoindre nos troupes embusquées derrière les cadavres allemands.

Il restait 30 sous le feu des mitrailleuses allemandes, et imprudemment avancé même que tout d'un coup le 75 français se mit à le canonner. Alors, Chautemps lâcha pied. Il ne le fit qu'après avoir obtenu de ses hommes qu'ils emportassent le plus qu'ils pouvaient de nos blessés. En se retirant, lentement, comme à la parade, notre ami eut son fusil brisé dans ses mains.

Quelques centaines de mètres plus loin, Chautemps rassemblait les débris de son bataillon, et dans la nuit, l'installait face à l'ennemi.

Quand le jour vint, Félix Chautemps était pour la première fois un héros. Depuis, il en a pris l'habitude.

Nommé lieutenant et proposé pour la médaille militaire, Chautemps prit le commandement d'une compagnie qui devait connaître bien des péripéties.

Le 6 octobre, à Fontenay-les-Cappy, il maintient sa compagnie en ligne dans des tranchées ébranlées sous les obusiers allemands malgré les morts et les blessés dont plusieurs sont entrés sous les tranchées ébouleées. Le 9, dans les mêmes positions, au petit jour, avec 130 hommes sur un front de 1 kilomètre, il soutient pendant deux heures l'assaut furieux d'un régiment bavarois soutenu par toute l'artillerie allemande concentrée sur le point qu'il occupe.

Le 21 octobre, à Frise, les Allemands surprisent le 101<sup>e</sup> d'infanterie et la 7<sup>e</sup> compagnie du 52<sup>e</sup> s'étaient emparés d'une partie de nos tranchées, notamment du calvaire de Frise. De cette position ils fusillaient en enfilade et par derrière une section de chasseurs. Le lieutenant de la section ignorant la prise du calvaire par l'ennemi, voyait tomber ses hommes sans s'expliquer d'où venait la mort. Pour l'avertir et lui porter l'ordre de se replier coûte

que coûte, il y avait à faire 300 mètres de découvert sur la route du calvaire. Le porteur d'ordre était la cible assurée des Allemands.

Le lieutenant Chautemps ne confia à personne la mission. Il quitta ses armes, son équipement et son bétail, et prit sa course. Les balles tombaient sur la route comme une pluie d'averse sur un trottoir. Les spectateurs s'attendaient à la culbute finale. Le lieutenant Chautemps remplit sa mission puis, tranquillement, revint par le même chemin.

Le 31 octobre au soir, les Français arrivent à Lihons, en partie perdu par le 52<sup>e</sup> de ligne.

Un village perdu, tranchées perdues, nous comptons sur vous pour tout reprendre », a dit le général Blazer.

Les Allemands sont ambusqués partout dans les maisons, dans les jardins, dans les tranchées, à droite, à gauche, en arrière du village.

« Le lieutenant Chautemps conduira l'assaut. »

Une ferme percée de meurtrières barre la route. Chautemps exige qu'on lui confie une pièce de canon à 40 mètres de l'ennemi. Impossible. Ça ne s'est jamais fait. Chautemps insiste. La pièce est accordée. On renverse les murs et les chasseurs amènent à bras le canon. La ferme et les Allemands volent en l'air. La brèche est faite. Les chasseurs hésitent. Le lieutenant fait chanter la Marseillaise et s'élançe. Les chasseurs le suivent. Les maisons, les jardins, les tranchées, tout est conquis pied à pied. On passe sur les blessés comme sur les morts. C'est un charnier dans un bresoir. Hélas, alors que tout est reconquis, malgré les balles d'Allemands restés dans les toits et dans les caves, il faut battre en retraite car l'arrivée de cinq régiments allemands risque de tourner la compagnie.

Au petit jour, nouvel assaut plus effreux, plus meurtrier encore que le premier. Mais, cette fois, Lihons est pris.

L'ordre du jour suivant consacrait l'héroïsme du « petit Chautemps », comme on a coutume de dire là-bas, en Savoie, pays de notre cher, très cher collaborateur :

Le 53<sup>e</sup> bataillon de chasseurs s'est comporté dans la défense de Lihons, le 31 octobre et le 1<sup>er</sup> novembre, avec une vaillance au-dessus de tout éloge. Je vous demande de bien vouloir transmettre mes félicitations au chef de corps (capitaine Beynet) et à ses subordonnés. J'ai appuyé la proposition du lieutenant Chautemps, commandant de compagnie, pour la Légion d'honneur et j'ai appuyé d'autres propositions pour une citation à l'ordre de l'armée. J'ai transmis ces propositions au général en chef. J'ai l'honneur de vous les faire connaître à toutes fins utiles.

Signé : GÉNÉRAL BLAZER.

## Sur Mer

**VIOLENTE GANONNÉE AU SUD-OUEST D'OSTENDE**

Amsterdam, 28 novembre. — Une violente canonnade a été entendue aujourd'hui au sud-ouest d'Ostende.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

## Le Socialisme et la Guerre

### Une Conférence

Marcel Cachin, épaules larges, yeux clairs, moustaches tombantes, gestes rudes, est le représentant du peuple par excellence. Il a défendu — mais avait-il à la défendre ? — l'attitude du socialisme français depuis la déclaration de guerre. Il n'a, d'ailleurs, pas paru comme un avocat de la cause socialiste, mais tel que nous espérons qu'il serait : commentateur enthousiaste et véridique de ce qu'on peut appeler la belle histoire de son Parti.

Je n'apparais pas comme un avocat, nous dit Marcel Cachin, ni comme un historien. Il faut, quand même, rappeler que dans les circonstances les plus critiques, le Parti socialiste a eu la conduite la plus digne et qu'il est bien trop épris de la réalité pour ne pas accepter les faits. Les socialistes français avaient une trop grande confiance dans la raison des hommes, il faut l'avouer. Pour cette fois, l'instinct averti a eu le pas sur la raison humaine.

L'orateur rappelle les mauvais moments d'avant la guerre, les moments critiques, ceux d'Agadir. A cette époque, l'action de tous les socialistes, unanimes dans le devoir, fut faire entendre les faits. Il est bon de rappeler l'action de notre Jaurès, au moment de l'ultimatum autrichien au peuple serbe.

Une fois la guerre déclarée, notre parti s'est donné, avec une passion qui semblait en contradiction avec nos précédentes actions. Nous lui avons tout donné. Nous lui avons donné Jaurès, assassiné lâchement, la veille de la mobilisation, par un fou. Nous lui avons donné l'élite de la classe ouvrière, qui combat dans les tranchées. Beaucoup de nos frères dorment pour toujours, face à l'ennemi. Nous avons donné deux de nos amis, deux chefs, au gouvernement de la Défense Nationale. En faisant là-bas ce que la nation entière fait quotidiennement, à ils appliquent à la lutte de classe le moratorium qui s'applique partout ».

A l'heure actuelle, il est un devoir : chasser l'envahisseur. Le Parti socialiste, dans toutes ses déclarations antérieures, a déclaré qu'il défendrait le pays envahi. A l'annonce de la mobilisation générale, alors que nous savions qu'il n'était plus possible d'éviter la catastrophe, que celle-ci était provoquée par l'Allemagne, nous nous sommes levés. Il n'y a pas eu de défaillance.

Marcel Cachin rappelle avec ironie l'ultimatum autrichien à la petite Serbie. On disait aux Serbes de renier la sympathie qu'ils avaient pour leurs frères de Bosnie-Herzégovine. On leur demandait d'insultes sacrilèges ; par exemple l'arrestation arbitraire d'officiers serbes, sur territoire serbe, par les autorités autrichiennes. A la Russie, on défendait l'entrée en lice au secours de la Serbie en danger. Il est manifeste que cet ultimatum grossier a été inspiré par l'Allemagne, complice résolue de l'empire autrichien. Ce ne peut être que l'ouvrage exécuté, de main de maître, par

l'impulsif Guillaume II. Celui-ci, empereur original, n'a pas craint, par ce geste, de risquer le coup et de déclarer la guerre au monde.

Il ne faut pas en douter. C'est la dernière guerre. Finissons-en avec le militarisme prussien, seule cause de la guerre, et, par conséquent, avec tous les militarismes, quels qu'ils soient. On nous a formellement promis une guerre de liquidation complète. Tous les peuples, nous et-on dit, seront libérés. Les Juifs de Russie, de Galicie, seront égoutés des chrétiens. Les Polonais se reconstruiront comme nation. L'Alsace-Lorraine connaîtra l'indépendance. Les peuples slaves feront leur choix. Le traité de Bucarest sera, peut-être, révisé. Nous tiendrons rigoureusement à ce que les promesses deviennent réalités. La France, avant de donner la liberté au monde, devra donner la liberté à ses sujets musulmans d'Afrique.

Depuis la Révolution française, il n'y a pas eu d'époque où l'espérance fût si belle, où l'idéal fût si noble. C'est pour cet idéal que le plus pauvre ouvrier parisien, l'anti-militariste le plus convaincu, n'ont pas hésité, lors de l'appel aux armes. Notre attitude est claire. Mais — comprendra-t-on ? — ceux-ci n'ont pas eu le pouvoir, la force de se libérer — comme nous l'avons fait — nous trons, chez eux, abattre l'impérialisme, mais nous ne démenbrerons pas leur empire.

Nous n'avons jamais été plus près du socialisme international. A aucun moment, il n'y eut, en effet, à la disposition du droit, une force aussi colossale. La force slaviste n'est-elle pas signifiée — inconsciemment, peut-être — du côté de la Lumière ? On peut essayer de miner le mouvement socialiste et républicain. On n'accusera pas la République d'avoir dressé une armée insuffisante. Actuellement l'armée du pays, c'est le pays lui-même. On a pu reprocher aux socialistes de ne pas chercher à augmenter les ressources militaires. Pourtant, nous avons combattu la loi de trois ans, parce qu'elle était insuffisante à la défense du pays. Si l'on nous avait écoutés, on aurait dressé la nation armée contre l'envahisseur. On aurait canalisé, de ce côté, certaines ressources financières employées à des besognes dispendieuses.

Voici, déjà quatre mois de guerre : plus de deux millions d'hommes sont tués. La race humaine est arrêtée dans son développement, pour longtemps, est vaincue. Les ruines matérielles s'accumulent. Alors, bientôt, la raison devra reprendre tous ses droits. On ouvrira Forville aux paroles socialistes. La grande voix sera éteinte, on la regrettera universellement. Jaurès sera absent. Mais on n'oubliera pas la part qu'il aura prise à l'œuvre de paix, et l'on n'oubliera pas le Parti socialiste, qui l'aida et le soutint.

B. L.

## LA GUERRE

(Dernières dépêches)

### COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES QUINZE

### Nous succès en France et en Belgique

Le 28 novembre, la canonnade de l'ennemi a été plus active, mais exécutée surtout avec les pièces de 77. Son artillerie lourde a très peu fait sentir son action.

Dans ces conditions, la lutte d'artillerie a tourné partout à notre avantage.

En Belgique, notre infanterie a enlevé dix-neuf points d'appui au nord et au sud d'Ypres.

Dans la région au nord d'Arras, une attaque ennemie, menée par trois régiments environ, a définitivement échoué, après plusieurs contre-attaques exécutées de part et d'autre.

Entre la Somme et Chaulnes, nous avons marqué de sensibles progrès dans le voisinage du village de Fay ; nos troupes y sont parvenues au contact immédiat des réseaux de fils de fer de la défense.

Dans la région de l'Aisne, entre Vailly et Berry-au-Bac, un groupe de mitrailleuses et une couple pour pièces de 30 centimètres ont été détruits par nos obus, dont l'un a déterminé une explosion dans une batterie ennemie.

Dans les Vosges, trois contre-attaques allemandes, en vue de reprendre le terrain conquis par nous précédemment dans le Ban-de-Sapt, ont été successivement repoussées.

### En France

**CHANGEMENT DE FRONT**

Amsterdam, 29 novembre. — Le correspondant du *Tyden* à Sluis annonce que de nombreuses troupes allemandes opérant en France, ont été récemment envoyées dans le plus grand secret vers le front oriental (voir Luxembourg).

Durant ces derniers jours, les Allemands ont déployé une grande activité pour réparer les dégâts causés au port de Zeebrugge par le bombardement de l'escadre anglaise.

## Les Chansons de la Guerre

### SUR LA COTE D'AZUR

AIR : Sur les bords de la Riviera

Ouvrier d'usine  
Obscur et simple proto,  
Moi, chair à débiter,  
T'es, du populo,  
Le sort peu rigolo ?  
Quand je voyais Nice  
Sur un journal illustré,  
Quoique socialiste,  
T'aurais la plage à mon gré,  
Mais j'disais : « Comm' tous les ouvriers,  
Tu n'y mettras jamais les pieds »

Sur les bords de la Riviera,  
Où le vent t'ent bon l'eau d'Cologne,  
Où l'on jou' la grande opéra  
Où la rue est com' le bois de Boulogne,  
C'est pour l'été c'est pour le rapin  
Va, tu pour enlever la baguette,  
Ce n'est pas ton turbin  
Qui l'on donnera l'moyen,  
Sache bien  
Qu'un pauvre citoyen  
Jamais n'ira  
Près de la Riviera. »

Mais la guerre éclate,  
On ne ramass' sur le front,  
Un ball' dans la patte,  
Un affreux marron  
Sur l'journal du citron.  
Dans une ambulance,  
De moi, la Croix-Rouge a soin ;  
En convalescence,  
Ensuite, on m'envoie au loys,  
Or jugez de mon enchantement,  
Il s'trouv' que c'est, précisément,

Sur les bords de la Riviera  
Que j'rechauffe, au soleil, ma carcasse,  
On n'j' plus la grande opéra,  
Mais j'm'en fiche autant qu'd'un mètre  
casse,  
J'en grille une, ainsi qu'un rapin,  
Tous les soirs, assis sur la terrasse,  
L'argent de mon turbin  
N'y est pour rien, c'est sûr,  
Si j'ai pu m'offrir la Côt' d'Azur,  
C'est en payant  
Ma place avec mon sang.

### En Belgique

**LES ALLEMANDS QUITTENT LA COTE**

Rome, 28 novembre. — Un correspondant de Berlin écrit à la *Vita* pour lui signaler la quantité considérable de troupes qui s'est concentrée dans la capitale allemande.

On s'étonne dans le public qu'un nombre si élevé de soldats reste apparemment inactif. Mais la vérité semble être que le gouvernement n'est pas sans inquiétude sur les dangers qui menacent la capitale et que l'on craint à un moment donné une panique qui pourrait dégénérer en véritable catastrophe.

LE PRUSSIEN

Les Images du Dimanche

Conversation avec Didine
Nos trois ans éclatent au milieu du jardin bruisant. Je vous admire.

La censure sévit.
Hier soir, à la Sirène, Edmée Desfrée entre en scène, commence une chansonnette satirique et s'interrompt brusquement, comme si la mémoire lui eût fait défaut.

L'enlente franco-anglaise
Rue du Temple, il y a maintenant un bureau de placement de domestiques français et alliés.

Notre spirituel confrère, le Cri de Paris, qui a beaucoup d'esprit, quand il ne se lance pas dans la politique, en veut à mort à la censure.

Le concile de Latran a confirmé et complété, en 1515, tout ce que Rome avait déjà imaginé contre les livres imprimés.

La réforme fut du même avis que la papauté. Elle se contenta de remplacer les archidiacres par des censeurs laïques.

Le directeur de « l'Effort Libre », Jean-Richard Bloch, a été blessé peu gravement. Ses amis, qui sont les nôtres, espèrent une guérison prochaine.

Albert Parenty, architecte, qui fut candidat, cette année, contre M. Denys Cochin, est engagé volontaire pour la durée de la guerre.

M. Jean Richepin, traversant la Seine pour assister à une séance de l'Académie française, s'est aperçu, soudainement, que la Tour Eiffel avait un charme surprenant. Il a fait, immédiatement, à ce sujet, un article.

Mme Claude Lemaître, romancier, écrit « L'Art du Baiser ». Elle tricotait, actuellement, des gants pour nos soldats. A quand « L'Art du Tricot » ?

On demande instamment des nouvelles de Maurice Rostand. Les amis de ce poète sont priés, pour tous renseignements, de s'adresser à Cambou, chez Son père.

Deslignières, le graveur, dont les amis du « Bonnet Rouge » hebdomadaire n'ont pas oublié les « bois », a été nommé, ce moment dans les tranchées de l'Aisne.

Monocle à l'œil, barbe assyrienne, c'est, dit-on, Fernand Gregh qui circule sur le Boulevard.

pour réfléchir et commandèrent aussitôt pour cent francs de bière, l'équivalent de la somme qu'ils devaient donner à l'officier allemand.

Un matin, un gosse ramassant du croûton sur la route avait vu arriver l'homme. Il paraissait bien las.

Subitement, l'homme s'était levé et l'enfant, au passage, aperçut des yeux mobiles et inquiets.

L'homme n'hésita pas ; il tourna rapidement à droite et l'enfant qui avait ramassé son seau, le suivit en sautillant pour voir où allait cet inconnu.

C'était l'heure où tout le monde est aux champs ; l'homme croisa seulement une vieille, qui s'arrêta les mains jointes sur son bâton pour se retourner sur lui, et comme l'enfant la rejoignait, elle lui demanda :

Tous les deux, ils regardèrent l'homme filer, et le virent s'arrêter devant une maison délabrée où un écorché à demi-pourri pendait à la grille rouillée.

L'homme se planta devant la grille un bon moment, puis lentement revint sur ses pas, entra chez le boulanger, et une niche dans les bras, repartit cette fois et ne s'arrêta plus.

On parla de lui dans le pays, la vieille et l'enfant ayant dit leur rencontre l'après-midi. La curiosité n'était pas éteinte qu'on le revit, et cette fois plusieurs personnes l'aperçurent. Il alla droit chez le maire ; on apprit qu'il avait loué cette maison abandonnée qu'il n'appartenait à personne, puisque le propriétaire avait fui le pays.

Son installation fut sommaire. Il amena un lit de fer, deux tables, une batterie de cuisine, réduite à la plus stricte nécessité, un escabeau boiteux et aussi un très vieux chien grisâtre et hirsute qu'il appela « Poilu ».

On s'habitua peu à peu à cet individu aux gestes et au parler timide, toujours suivi de « Poilu », qui reniflait sur ses talons. On ne les aimait pourtant pas, le chien et l'homme. Celui-ci répondait au simple nom de M. Henry, et déjà cela semblait louche.

Le garde-champêtre eut écho de ces bruits. Il guetta l'homme et un jour se planta au bord d'un chemin, l'attendant.

M. Henry venait à lui d'un pas rapide. Sur le dos, il portait un sac assez lourd qui le courbait. Poilu l'escortait, allongeant ses grandes pattes maigres pour suivre son maître.

Oh ! oh ! c'est lourd, ce paquet-là, dit le garde.

Né, M. Henry s'arrêta, sursautant à cette voix bourrue et laissant glisser de son dos le ballot. Le garde nota le tressaillement puis, s'appuyant négligemment sur son bâton, il affecta un air bonhomme pour demander :

Vous n'êtes point déjà venu dans ce pays dans le temps ?

Il fut stupéfait lui-même de l'effet de sa question. M. Henry se redressant, avait paru vouloir faire un pas en arrière tandis que son teint cuivré, ne pouvant parler, prenait une teinte grise et que dans ses yeux passait un immense effroi.

Non, balbutia à la fin l'interpellé, qui parut se reprendre.

Ah ! fit seulement le garde, laissant filer l'homme et le chien, qui disparaurent rapidement.

Le garde, après être resté un bon moment à réfléchir, grommela :

Mauvais ça... et partit chez le maire.

Dès lors la suspicion entourait l'étranger jusqu'au jour où, de raconter en racontant, écarta la nouvelle.

Cet homme est un espion... On ne le désigna plus que sous ce nom : le Prussien, et la méchanceté se faisant subtile, la vie lui devint pénible.

Eloné d'abord, puis sans révolte, l'homme se renferma de plus en plus chez lui, ne hantant que les bois.

Un jour, des propos coururent dans le village : L'horizon devenait noir par delà les frontières. Sur les lèvres un mot revenait, dont depuis longtemps on n'osait plus contempler l'aspect : la guerre. Puis, un matin, au son du tambour, ce fut la nouvelle confirmée.

Les vieux hochèrent la tête et les femmes gémirent. Mais quelqu'un immédiatement prononça un nom :

M. Henry !

Il n'en fut pas dit plus long et les gens comprirent. Un groupe hésitant, mais plein de menaces, se forma près de la petite maison. Soudain, il se ouvrit et sans feindre voir l'hospitalité ambiante, sans paraître vouloir entendre les mots qui grondaient, l'homme sortit, pâle, la tête baissée, sans son chien pour la première fois.

Il se dirigea vers la mairie. Muets, derrière lui, les gens du village pleurnèrent.

Quand il fut devant le maire, tandis que des têtes curieuses se pressaient à la porte, il retira son chapeau et brusquement dit :

M. Mayeu, dit-il, je viens vous dire : je suis né ici. J'ai quéqué tout petit le village, parce que... parce que... Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

... parce que je m'appelle Rabou... Je suis Henri Rabou.

Alors on se souvint : une quinzaine d'années avant, un crime avait été commis. Le meurtrier s'appelait Rabou. Après sa condamnation, sa femme s'était enfuie emmenant son garçonnet Henri.

J'ai voulu revenir mourir dans la maison qui m'a vu naître, reprit l'homme ; j'aurais pas voulu le dire, mais puisque maintenant il faut partir demain...

Lorsque Rabou ressortit, on voulut lui parler, mais il ne répondit rien et entra dans sa maison, comme on fuit.

Quand l'homme fut chez lui, il s'assit. Poilu vint poser sa tête sur ses genoux. Toute la soirée, l'homme et le chien se contemplèrent, les yeux tendus du chien répondant aux yeux mouillés de l'homme. Au matin, l'homme prit un vieux fusil. Comme si le chien avait compris, il poussa un gémissement, mais la main de l'homme ne trembla pas.

Seulement, quand, au matin grisâtre, l'homme ferma sa porte, suivant les gens qui, la musette sur le dos, abandonnaient la moisson, l'homme sanglotait.

ce pays dans le temps ? Il fut stupéfait lui-même de l'effet de sa question. M. Henry se redressant, avait paru vouloir faire un pas en arrière tandis que son teint cuivré, ne pouvant parler, prenait une teinte grise et que dans ses yeux passait un immense effroi.

Non, balbutia à la fin l'interpellé, qui parut se reprendre.

Ah ! fit seulement le garde, laissant filer l'homme et le chien, qui disparaurent rapidement.

Le garde, après être resté un bon moment à réfléchir, grommela :

Mauvais ça... et partit chez le maire.

Dès lors la suspicion entourait l'étranger jusqu'au jour où, de raconter en racontant, écarta la nouvelle.

Cet homme est un espion... On ne le désigna plus que sous ce nom : le Prussien, et la méchanceté se faisant subtile, la vie lui devint pénible.

Eloné d'abord, puis sans révolte, l'homme se renferma de plus en plus chez lui, ne hantant que les bois.

Un jour, des propos coururent dans le village : L'horizon devenait noir par delà les frontières. Sur les lèvres un mot revenait, dont depuis longtemps on n'osait plus contempler l'aspect : la guerre. Puis, un matin, au son du tambour, ce fut la nouvelle confirmée.

Les vieux hochèrent la tête et les femmes gémirent. Mais quelqu'un immédiatement prononça un nom :

M. Henry !

Il n'en fut pas dit plus long et les gens comprirent. Un groupe hésitant, mais plein de menaces, se forma près de la petite maison. Soudain, il se ouvrit et sans feindre voir l'hospitalité ambiante, sans paraître vouloir entendre les mots qui grondaient, l'homme sortit, pâle, la tête baissée, sans son chien pour la première fois.

Il se dirigea vers la mairie. Muets, derrière lui, les gens du village pleurnèrent.

Quand il fut devant le maire, tandis que des têtes curieuses se pressaient à la porte, il retira son chapeau et brusquement dit :

M. Mayeu, dit-il, je viens vous dire : je suis né ici. J'ai quéqué tout petit le village, parce que... parce que... Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

... parce que je m'appelle Rabou... Je suis Henri Rabou.

Alors on se souvint : une quinzaine d'années avant, un crime avait été commis. Le meurtrier s'appelait Rabou. Après sa condamnation, sa femme s'était enfuie emmenant son garçonnet Henri.

J'ai voulu revenir mourir dans la maison qui m'a vu naître, reprit l'homme ; j'aurais pas voulu le dire, mais puisque maintenant il faut partir demain...

Lorsque Rabou ressortit, on voulut lui parler, mais il ne répondit rien et entra dans sa maison, comme on fuit.

Quand l'homme fut chez lui, il s'assit. Poilu vint poser sa tête sur ses genoux. Toute la soirée, l'homme et le chien se contemplèrent, les yeux tendus du chien répondant aux yeux mouillés de l'homme. Au matin, l'homme prit un vieux fusil. Comme si le chien avait compris, il poussa un gémissement, mais la main de l'homme ne trembla pas.

Seulement, quand, au matin grisâtre, l'homme ferma sa porte, suivant les gens qui, la musette sur le dos, abandonnaient la moisson, l'homme sanglotait.

Fanny Clar.

15 Quotidiens parisiens protestent

La protestation suivante a été envoyée, hier, au ministre de la guerre :

Les soussignés, directeurs de journaux quotidiens de Paris, protestent énergiquement auprès de M. le ministre de la guerre

pour l'athlétisme et superbe piste pour les courses à pied.

Sont tenus d'assister à cette séance d'entraînement, les footballeurs inscrits qui ne sont pas encore mobilisés ou qui sont mobilisés.

La Fédération Française de Poids et Haltères informe tous les jeunes gens désirant pratiquer les sports suivants : boxe, lutte, poids et haltères, culture physique, qu'ils doivent s'adresser au siège de la Fédération, Salle Rosset, 7, rue Ménilmontant.

La mort d'Alce Carter

Un correspondant du « Journal » écrit à notre confrère les quelques lignes suivantes, qui mettront fin, malheureusement, à l'espoir que nous avions encore, en la vie sauve de l'excellent joueur.

On me raconte ici la fin de ce pauvre Alce Carter, qui est mort il y a quelques jours, à l'hôpital de la ville. Le joueur fêté des Parisiens venait d'être nommé sous-lieutenant, et il voulait gagner une fois de plus ses galons. Le colonel demanda quatre hommes pour l'accompagner dans une reconnaissance. Le nouvel officier se proposa aussitôt. On partit en rampant, le colonel, le sous-lieutenant et les soldats, vers les lignes allemandes. Tout à coup, un obus ; le colonel est tué. Carter a deux balles dans le ventre. Il réussit à rentrer en se traînant vers un détachement. On le ramena à Saint-P... La laparotomie est pratiquée avec succès. Mais des lettres arrivent de Paris, des nouvelles d'être très chers : il est fait l'impossible et un jockey de steeple y est mal préparé ; bref, une imprudence, la fièvre se déclare violente ; on télégraphie au frère, Frank Carter, l'entraîneur, qui lui aussi, est à l'armée ; et lorsque celui-ci arrive à Saint-P..., en auto, les hommes noirs au collet rouge viennent d'achever leur besogne.

Des nouvelles

Georges Vandamme, coureur indépendant 29, rue de Valenciennes, vient de partir sur le front.

Réaliser avec les publications les mieux faites n'a pas suffi aux 000000

« Hommes du Jour » puisque, sans augmenter son prix, notre confrère double le nombre de ses pages, en même temps qu'il enrichit une collaboration déjà brillante 00

TOUS LES SPORTS

Sporting-Club de la Coiffure

contre révélation qui a été faite de leur origine lors de la désignation des journaux ayant à déléguer un de leurs représentants auprès des armées en campagne.

Ont signé, ordre alphabétique :

L'ACTION FRANÇAISE.

LA FRANCE DE DEMAIN.

L'HOMME ENCHAÎNÉ.

L'INTRANSIGENT.

LE LIBRE PAROLE.

LE PATRIOTE.

LE RADICAL.

LE SIECLE.

Ajoutons que l'humanité ne figure pas parmi les signataires parce qu'un de ses rédacteurs a été invité, mais sur le principe notre confrère est en accord avec les protestataires.

Un peu de respect !

Dans l'humanité de ce matin est contée l'histoire suivante :

Mme L., du Kremlin-Bicêtre, avait un frère sous les drapeaux. Depuis le 14 septembre, elle n'en avait plus reçu aucune nouvelle. Elle fit trois demandes à la mairie : « Aucune nouvelle fâcheuse », lui répondit-on. Le 7 novembre, elle écrivit au ministre de la guerre. Pas de réponse. Le 19 novembre, elle s'adressa au commandant de son frère.

Le 23, le facteur lui apporte une lettre avec la mention : « Correspondance militaire ». Elle l'ouvre, tremblante. Et que voit-elle ? Dans l'enveloppe, il y a seulement les cinq dernières cartes qu'elle a écrites à son frère. Rien d'autre ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais elle regarde avec plus d'attention et voici quelle aperçoit, griffonné dans un coin de chaque carte et accompagné d'un paraphe illisible, le mot : Tué.

On a vraiment des façons un peu trop administratives d'apprendre aux familles la mort de leurs êtres chers.

Ces jours-ci, une chose aussi douloureuse avait lieu : une jeune femme recevait, un matin, la visite d'un boy-scout, le demandant à la mairie d'un village de banlieue, mairie à une demi-heure de chez elle. Etant sans nouvelles depuis pas mal de temps de son mari, elle eut le triste pressentiment de ce qui l'attendait. En effet, le maire lui apporta la mort qu'elle redoutait. La pauvre, éplorée, dut refaire le long chemin si douloureux.

Ne pourrait-on avoir quelque pitié des femmes, ne point les forcer à laisser éclater leurs sanglots dans une froide salle de mairie, à ménager la pudeur farouche d'une âme blessée ?

Quand elles montrent tant de vaillance, les femmes de France ne méritent-elles point qu'on ait souci de ménager leur cœur meurtri.

F. C.

En vente, au NOUVEAU-NÉ, 51, 53, 55, avenue de Clichy, la dernière création de « Roold » 50, avenue de la Grande-Armée : le gilet papier « HÉBRATION-OLEE ». Prix : 4 fr. 50.

Du Tabac pour nos Soldats

Dons reçus au « Bonnet Rouge »

Un paquet de cinquante centimes, deux cahiers papier (don de Mlle Lenain) ; 10 paquets de 50 (don de M. Angles, député) ; 2 francs (don de M. Pettidier) ; 3 paquets de 50, 6 cahiers papier, 23 boîtes contenant du savon et des pastilles d'eucalyptus (don d'un anonyme) ; 15 cigares (don du Café Bazin, La Varenne) ; 7 paquets de 50, 110 cigarettes, 4 cigares, 1 morceau amadou (don de la maison Beauvallet, tabacs, La Varenne) ; 3 paquets de 50, 3 cigares, 124 cigarettes, 3 paquets cigarettes, 8 cigares, 1 cornet de tabac, 2 pipes, tabac en vrac et coupures de cigares (don de la maison Colin, tabacs, Les Mûriers) ; 6 paquets de 50, 2 cigares, 3 paquets de cigarettes, 175 cigarettes, 7 cahiers papier, 2 pipes, 2 morceaux amadou, 1 cornet de tabac, 1 cornet tabac à priser, 1 cornet tabac à chahier, coupures de cigares (don de la maison Sautet, tabacs, Adainville) ; 2 paquets de 50, 1 paquet tabac de soldat, 2 cigares, 2 paquets cigarettes, 31 cigarettes, 169 cahiers papier, 2 pipes, 3 cigares, 15 petites pipes (don de la maison Voisin, tabacs, parc St-Maur) ; 12 paquets de 50 (consommateur de La Chope Flamande).

PETITES ANNONCES

Toutes les demandes et offres d'emplois, tous les avis pour se retrouver, en un mot, tout ce qui sert le lecteur, sont acceptés par le BONNET ROUGE. Nous nous engageons de prendre un centime à ceux de nos concitoyens que la guerre a plongés dans la misère ou dans le gène.

OFFRES D'EMPLOIS

L'UNION FRANCO-BELGE d'alimentation générale, 15, rue de Tanger à Paris, vend, coudure et coutures pour vêtements et lingerie. Pas de connaissances spéciales. Placements certains à cause des avantages offerts par l'Union.

DEMANDES D'EMPLOIS

UNE DAME recommandée par le Bonnet Rouge, ayant tenu un bureau et privée d'emploi depuis la guerre, dem. à tenir une caisse ou une gérance dans n'importe quel genre de commerce de détail. Références de premier ordre. Ecr. Mme Marsell, 5, rue Saint-Marc, Paris.

PLUMASSIER, sans travail depuis la guerre, connaissant très bien toutes réparations et teinture, ferait travaux chez elle pour particulier, à prix modérés. S'ad. : Mme Mignau, 10, rue de Chevalier-de-la-Barre.

UN VIEUX FAÏENCIER, sans emploi depuis la guerre, dem. trav. quelc. Connaît très bien Paris et sa banlieue. Ecr. Mimata, 6, rue de la Comète, Paris (7<sup>e</sup>).

ARISTIE LYRIQUE dem. place caissière ou autre emploi dans cinéma ou concert. Mme Philaut, 57, rue Myrrha (18<sup>e</sup>).

JEU DE FILLE SÉRIEUSE, 20 a., très au courant du commerce dem. place dans n'importe quel article. Ecr. S. P., 228, rue St-Denis.

ALL, robes, blouses, lingerie, lingerie fine, prêt modérés. 14, rue Saint-Marc, Paris.

JEUNE FEMME, candidate grandes écoles, étudiante de l'É.N.S., demande leçons françaises, mathématiques, physique, etc. Prix très modérés. Ecr. Lenglet, 4, rue de l'École de Médecine.

ENTRE, collage de papiers, enseignes, etc. Spécialistes pour hôtels, demande emploi à forfait ou à la journée, prêt réduits. Ecr. E. Tissot, 39, bd de la Chapelle, Paris (18<sup>e</sup>).

PRÉSENTANT, sans travail cherche emploi de bureau ou de représentation. Bonnes références. Ecr. L. A., 32, rue des Batignolles.

DIVERS

La personne ayant répondu à Mme Héarez, est priée de fixer un autre rendez-vous car elle a commis d'erreur dans l'adresse.

CASSION POUR IMPRIMERIE, Cédéraux pour 0 30 fr. trois casses 50x45 fonte neuve Mayer corps 6, 9 et caractère machine à écrire. Ecrire :

Des nouvelles de nos artistes

Joffre, Pierre Magnier, Victor Bouché et Prazy sont à la 22<sup>e</sup> section, à Paris.

Capellani est à Orléans.

Albéric est à Bordeaux, France à Nice, Beyle garde les voix corrézennes aux environs de Lyon, Paillet et Marcelin sont sur le front.

Parmi les artistes de café-concert : Les comiques Tabac et Gravier sont blessés, ce dernier vient d'être l'amputation d'une jambe.

Junca, a été tué lors de la bataille de la Marne.

Castel, de la Gaité-Rochecouart, a été blessé d'une balle au ventre et est en traitement à l'ambulance de la rue de Puteaux.

Darcey est infirmier à Poitiers.

Quant à Branem, Viltbert, Kar-Yon, Clément et Coudoux, le ténor de l'Opéra-Comique, ils sont à Tregos, petite bourgade de 150 habitants, près de Cannes, où ils ont constitué un corps de gardes-civiques.

Nous sommes donc bien tranquilles sur leur sort, à moins que l'Italie... !

Le bon chansonnier Victor Tourtal, qui débuta hier soir à la Sirène, a gardé les ponts sur la ligne de Dieppe, du 9 août au 2 septembre. Il y a contracté une angine grippale et fut, à la suite de ce brillant fait d'armes, renvoyé dans ses foyers.

La Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique a déjà eu à déplorer 3 morts parmi ses membres : (1) Albéric Maynard, le compositeur fameux de « Bénédicte », le lieutenant Bruyer qui, sous le pseudonyme de Sainte-Foix, fit représenter de nombreuses pièces en 1 acte, et le compositeur Corbellano.

Le Comité a décidé l'apposition d'un nom commémoratif qui portera les noms de tous ceux de ses membres tombés au champ d'honneur.

Polin, qui joue les troupiers à la scène, vient de s'engager, dans un grand music-hall de Londres, où il doit débiter le mois prochain.

M. S.

Sur la Guerre

Nouvelles de la matinée

FRANCE A Houplines

Le sous-préfet d'Hazeubrouck a informé hier, le Comité des réfugiés du Nord, qu'un train de ravitaillement s'était rendu de Bailleul à la Chapelle d'Armentières et que les habitants d'Houplines avaient réintégré leur localité.

BELGIQUE Sur l'Yser

La Haye, vendredi, — Les Allemands ont achevé la construction d'un ponton sur l'Escaut à Anvers, près des réservoirs de pétrole.

D'importants mouvements de troupes ont lieu par les Flandres vers l'Yser.

Les combats

Amsterdam, 28 novembre. — Le Feldgräf apprend de Sluis que des combats violents ont repris sur le front. La canonnière a grondé depuis ce matin.

La nuit dernière, de nombreuses troupes allemandes sont arrivées à Bruges. Leur destination est inconnue. Blankenberg, Heyst, Knolke et plusieurs autres villages ont reçu des garnisons allemandes.

Hier après-midi, un aéroplane anglais fit une reconnaissance dans cette région.

Le bruit court, mais je n'en ai pas encore confirmation, que les Allemands se sont retirés de Ypres et sur l'Yser. Des tranchées à Ypres et sur l'Yser. Des tranchées ont été creusées à Hooge, Roulers et Courtrai.

ALLEMAGNE Les blessés allemands

Des trains militaires remplis de blessés ne cessent de traverser le Luxembourg dans la direction de l'Allemagne. Durant ces derniers jours 250.000 blessés ont ainsi passé à la gare de Luxembourg.

Quelques Renseignements

POUR LES ARTISTES FRANÇAIS DES BÈGES

Le ministre de l'Intérieur vient de recevoir, place Beauveau, M. Tarride, délégué par l'Œuvre du secours aux artistes français et belges, dont le siège est 10, avenue de la Grande-Armée. M. Tarride a été nommé directeur de l'Intérieur d'accorder sa bienveillante autorisation pour une grande matinée organisée au bénéfice de l'Œuvre et des artistes français et belges nécessaires.

Le ministre a approuvé complètement cette idée en assurant l'Œuvre de son précieux appui.

APPEL AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

La Ligue des Volontaires de la Seine, 33, faubourg Montmartre, adresse, à nouveau, un pressant appel à tous les citoyens désireux de se rendre utiles à la défense nationale. Elle compte plus que jamais à provoquer les inscriptions d'engagements pour la durée de la guerre, dans toutes les armes et facilite gratuitement toutes les démarches.

On sait que la Ligue s'occupe des femmes et des enfants de tous les engagements volontaires. Aussi elle serait reconnaissante aux personnes généreuses qui lui adresseraient vêtements usagés pour hommes, femmes, enfants et dons en espèces. Elle rappelle que les familles des engagés sont invitées à venir s'inscrire pour bénéficier des vêtements distribués actuellement.

Permanence de 10 h. à midi et de 14 h. à 18 h.

« LA TASSE DE CAFÉ »

Sous le patronage et avec l'appui de M. le Professeur Landouzy, de MM. les préfets de la Seine et de Police, de MM. les présidents des Conseils municipal et général, de M. Mesureur, directeur de l'A. P., de Mmes la comtesse de Écarré, la comtesse Jean de Castellane, Edmée Siffard, André Nohlemaire, la marquise de Dion, la baronne de Narjay ; de M. Etienne, ancien ministre de la Guerre, de Sir Eugène Lecomte, R. C. M. G., et de M. Wietthoff, président de l'Association générale des Étudiants, membres du Comité d'honneur, grâce à l'initiative de M. de Lenfant de la Motte, externe des hôpitaux, vient d'être fondée l'Œuvre particulièrement intéressante de la « Tasse de Café », pour la distribution quotidienne de café à tous les militaires blessés et malades, soignés dans les hôpitaux de l'Assistance Publique.

Le conseil d'administration de l'Œuvre est ainsi composé :

Présidente : Mme Maurice Rouvier ; Vice-pré-

sidents : MM. Lemarchand, vice-président du Conseil municipal ; Monnot des Angles, membre du conseil de surveillance de l'A. P. ; Membres : Mmes Fabre et Chadzyska ; MM. Faure, directeur de l'Hôpital Lariboisière, président de la Société Amicale des Directeurs et Économistes des Hô